SUD OUEST
www.sudouest.fr

Les belles histoires du Tournoi

25 moments inoubliables (de 1910 à nos jours)

Sommaire

1910 - Et Joseph Anduran est monté dans le train / pages 3 et 4
1920 - Le match des borgnes / pages 5 et 6
1930 - Coup de folie sur Colombes / pages 7 et 8
1947 - Un gentleman nommé Geddes / pages 9 et 10
1948 - La « french touche » / pages 11 et 12
Années 50 - Le destin brisé de Jean Dauger / pages 13 et 14
1954 - Le match des éclopés / pages 15 et 16
1961 - Un Duc olympique / pages 17 et 18
1966 - Vent mauvais sur Cardiff / pages 19 et 20
1967 - Une sacrée paire de frères / pages 21 et 22
1968 - Le bonheur est dans la boue / pages 23 et 24
1977 - Quand les avants français jouent les lessiveuses / pages 25 et 26
1977 bis - «Sortir ? Jamais» / pages 27 et 28
1981 - Un Grand Chelem très malin / pages 29 et 30
1983 - « Et pour aller où ? » / pages 31 et 32
1986 - 24 passes, un avant et un essai historique / pages 33 et 34
1987 - Et Philippe Sella surgit... / pages 35 et 36
1990 - Et « Flowers of Scotland » devint un hymne / pages 37 et 38
1991 - Et le stade se leva pour Blanco / pages 39 et 40
1992 - Avec le bonjour de Monsieur Hilditch/ pages 41 et 42
1997 - Un Grand Chelem à l'usure / pages 43 et 44
1998 - Le triomphe d'une bande de gamins / pages 45 et 46
2000 - Gazon maudit au Stade de France / pages 47 et 48
2004 - Le jour du « Yach » / pages 49 et 50
2007 - Epoustouflant final / pages 51 et 52

Textes : Fabien Pont - Photos : Presse Sports et archives du journal Sud Ouest

1er janvier 1910 : Galles-France (49-14)

Et Joseph Anduran est monté dans le train

Pour la jeune fédération française, c'est un événement à ne pas manquer. Après avoir longtemps frappé à la porte de la compétition, la voici enfin invitée dans le prestigieux tournoi que se disputent depuis 1884, les quatre équipes britanniques. Et C'est à Swansea au pays de Galles que l'équipe de France doit écrire les premières lignes de son histoire dans cette compétition.

En ce 31 décembre, veille du match, car il est d'usage d'ouvrir le tournoi le premier jour de l'année, ce n'est pas le résultat qui tracasse Charles Brennus, le président de l'Usfsa (l'ancêtre de la FFR), car il ne fait aucun doute que les Gallois vont gagner, mais la manière dont son équipe va se comporter. Et les raisons d'être inquiet ne manquent pas.

La veille, au moment de prendre le train, lui et son secrétaire général ont dû courir partout pour trouver un remplaçant à Helier Thil, le talonneur du Stade Bordelais. Sous les drapeaux, ce dernier n'a pas pu obtenir de permission pour défendre les couleurs de la France. Et le malheureux n'a même pas pu prévenir Charles Brennus. C'est donc sur le quai de la gare du Nord que ce dernier constate qu'il n'y a que quatorze joueurs présents.

Sous peine de manquer le train, puis le ferry et donc de ne pas honorer ce rendez-vous avec l'Histoire, il reste peu de temps aux dirigeants pour trouver un remplaçant. Il faut qu'il habite à proximité et disponible, ce qui, un 31 décembre, est loin d'être assuré.

Leur choix se porte sur le talonneur du Scuf (Sporting club universitaire du rugby), Joseph Anduran. Ils se précipitent dans la galerie d'art de ce dernier, rue de La Boétie. Joseph Anduran est en train de vendre un superbe Corot lorsqu'il reçoit le président de la fédération. Son épouse a organisé un réveillon à leur domicile et le talonneur hésite. Charles Brennus le supplie. Il y va de l'honneur de la France. Ces arguments et l'occasion de vivre une aventure avec des copains (il y a cinq autres joueurs du Scuf retenus) l'emportent sur le fin souper de minuit.

Et c'est ainsi que Joseph Anduran est devenu international… Ce sera son unique sélection.

Paris, 1er janvier 1920

Le match des borgnes

Nous sommes le 1er janvier 1920. Français et Écossais se retrouvent face à face sur la pelouse du parc des Princes. Deux ans après l'armistice signé dans un wagon-restaurant installé dans la clairière de Rethondes, la vie reprend ses droits dans une Europe dévastée. Cette année-là sonne la reprise du tournoi. Frères d'armes, hier, dans les tranchées, les alliés s'affrontent aujourd'hui pacifiquement sur les terrains. Mais, sur la feuille de match, les noms ne sont plus les mêmes qu'avant la guerre. 127 internationaux anglais, gallois, écossais, irlandais et français sont morts. Beaucoup d'autres sont mutilés ou défigurés. En raison de ces blessures, les journalistes de l'époque n'ont pas tardé à donner un surnom à cette rencontre : « le match des borgnes ». Cinq joueurs ont en effet perdu un œil au combat. Deux Français, le Toulousain Marcel Lubin-Lebrère et le joueur du PUC Robert Thierry, trois Écossais, Wemyss, Laing et Hume.

Des trente joueurs qui s'alignent au milieu de la pelouse avant les hymnes nationaux, Marcel Lubin-Lebrère est sans doute celui qui est le plus meurtri. C'est un miraculé. Ce pilier qui honore sa quatrième sélection a été atteint par dix balles. De ses compagnons qui formaient le Quinze de France en 1913, beaucoup ne sont plus là. Le rugby français a perdu 24 internationaux ou anciens internationaux au combat. Chez leurs adversaires, c'est pire. La Fédération écossaise dont tous les internationaux se sont portés volontaires bien avant la conscription obligatoire établie en 1916 pleure 30 des siens.

Dans ces conditions, le résultat du match demeure anecdotique et malgré la victoire écossaise (5-0), les Français résistent longtemps à leurs adversaires, et cette défaite a mis en évidence des nouveaux talents, comme René Crabos et Adolphe Jauréguy. C'est d'ailleurs grâce notamment à ses deux joueurs que l'équipe de France remporte cette même année sa première victoire à l'extérieur de sa jeune histoire dans le tournoi. Ce sera le 22 janvier à Dublin. Lors de cette rencontre qu'ils gagnent 15-7, les Français inscriront 5 essais dont deux par Adolphe Jauréguy.

1930 : France-Galles (0-11)

Coup de folie sur Colombes

Pour la première fois de sa jeune histoire, le Quinze de France, en ce 21 avril 1930, peut prétendre à la victoire dans le tournoi. Les frères Béhotéguy et Adolphe Jauréguy ont arrêté leur carrière l'année précédente, mais les Français, à l'image de leur capitaine, Eugène Ribère, ont marqué les esprits en battant les Écossais à Paris (7-3), puis en s'imposant à Belfast (5-0).

La venue du pays de Galles est donc un événement considérable, qui dépasse en passion tout ce que l'on avait vu jusque-là. Plus de 60 000 personnes se présentent aux abords de Colombes, dont l'enceinte ne peut accueillir autant de monde. Les billets s'arrachent au marché noir, et des grilles sont même enfoncées. Ils sont quand même 50 000 à s'agglutiner dans les gradins et au bord de la pelouse.

Est-ce l'enjeu du match, la pression qui règne autour de cette rencontre ? Toujours est-il que les joueurs des deux équipes se livrent un combat sans pitié où les brutalités succèdent aux mauvais coups. Et, s'il n'y a pas d'expulsés, c'est tout simplement parce que, à cette époque, la sanction de l'exclusion, bien que possible, n'est jamais prise par l'arbitre.

Un essai transformé, deux drops et une pénalité scelleront les espoirs des Bleus, dont l'attitude ainsi que celle du public vont envoyer le rugby français dans un long exil.

En effet, depuis quelques années déjà, les dirigeants britanniques ont mis en garde leurs homologues français sur les dérives de la violence et de l'argent dans le championnat de France.

Quelques heures après la fin de la rencontre, et en levant son verre lors du banquet, le président de la Fédération galloise n'utilise pas le jargon diplomatique pour condamner les mauvais gestes de l'après-midi. La presse britannique s'en donne, elle aussi, à cœur joie.

Le dernier coup est porté quelques mois plus tard par les grands clubs du championnat, ceux-là mêmes qui sont accusés par le Board de pratiquer un professionnalisme déguisé. En refusant de mettre leurs meilleurs joueurs à disposition du Quinze de France et en créant une autre fédération, ils contribuent directement à l'exclusion de la France hors du Tournoi.

1947 : France-Écosse (8-3)

Un gentleman nommé Geddes

Le 1er janvier 1947 est comme une résurrection pour le Quinze de France, qui retrouve les saveurs du Tournoi après une absence de dix-sept ans. Aux années de guerre, il convient en effet d'ajouter celles d'une mise à l'écart prise par le Board et motivée par les entorses répétées à l'amateurisme de la part des clubs français.

Ce jour-là, la France, grâce notamment à une troisième ligne rayonnante – Jean Prat, Guy Basquet, Jean Matheu – s'impose en inscrivant deux essais par Lassègue et Terreau et une transformation de Jean Prat.

Mais le fait du match est ailleurs, et son auteur n'est autre que le capitaine écossais Geddes. Juste avant la mi-temps, et alors que la victoire n'a pas encore choisi son camp (5-3 pour la France), le trois-quarts centre Junquas tape un ballon dans l'en-but écossais, sur lequel se précipitent l'ailier français Lassègue et l'arrière écossais Geddes. À la lutte, les deux hommes plongent ensemble. Il n'y a bien sûr pas de ralenti et encore moins d'arbitrage vidéo pour aider l'arbitre anglais dans sa décision, et, dans le doute, ce dernier s'apprête à ordonner un renvoi aux 22 mètres. C'est à ce moment-là que Geddes s'adresse au directeur de jeu et lui dit : « Il y a essai, le Français a touché avant moi. » Plus rien ne sera marqué par la suite. Les Français termineront à la troisième place du Tournoi et les Écossais auront la cuiller de bois, mais le geste de Geddes restera à jamais gravé dans le chapitre des plus belles histoires du Tournoi.

1948 : Galles-France (3-11)

La « French touche »

Le stade de Swansea est encore le jardin fétiche des joueurs gallois. Dans cette enceinte un peu vieillotte mais où s'entassent à chaque match de tournoi près de 50 000 spectateurs, les « Diables rouges » n'ont jamais encaissé la moindre défaite contre les Français. Et, en ce 21 février, la peau du Quinze de France semble déjà accrochée au palmarès des Gallois, dont les maillots portent des lettres à la place de numéros.

Battus par l'Irlande au parc des Princes et par l'Écosse à Murrayfield, les coéquipiers de Guy Basquet courent toujours après leurs premiers points. Mais les apparences peuvent être trompeuses, car cette équipe de France a fière allure avec Basquet et Jean Prat en troisième ligne et Alban Moga et Robert Soro juste devant. Même si le solde est largement négatif, les deux premiers matchs ont montré la puissance du pack Bleu.

Il fait si froid que l'arbitre hésite longuement avant d'autoriser les deux équipes à s'affronter, de peur que les joueurs ne se blessent sur un terrain gelé. C'est dans ces conditions que les Français vont surclasser leurs adversaires. Devant, deux joueurs se distinguent particulièrement : le Lourdais Robert Soro et le Béglais Alban Moga. Les deux compères planent sur la touche, offrant à leur demi de mêlée Yves Bergougnan 37 des 48 ballons lancés. Bousculés, les Gallois encaissent trois essais, dont deux portent une signature agenaise, celles de Guy Basquet et de l'ailier Michel Pomathios, qui sera porté en triomphe par les supporteurs gallois à la fin de la rencontre.

Vainqueurs 11-3, les Français gagnent le respect des Gallois, et Robert Soro, dont les charges sont dévastatrices, un surnom pour l'éternité : « le Lion de Swansea ». Quatre semaines plus tôt, le Lourdais voulait mettre un terme à sa carrière internationale après avoir provoqué la pénalité qui avait donné la victoire aux Écossais (9-8). Parmi ses amis qui l'avaient convaincu de poursuivre, Alban Moga. À Swansea, le Béglais aurait mérité quelques lauriers lui aussi.

Années 50

Le destin brisé de Jean Dauger

Depuis son origine, en 1910, l'histoire du Tournoi est, pour les Français, un douloureux apprentissage de la cohabitation sportive avec les Britanniques. Inventeurs de ce jeu et s'estimant dépositaires de ses règles et de son esprit, ces derniers ont pour les Français le regard d'un professeur envers un de ses mauvais élèves. Avant la guerre, la France a même été exclue de la compétition pour la mauvaise tenue de ses supporteurs, la violence de son championnat et le manquement à l'amateurisme par le versement d'argent par certains clubs aux meilleurs joueurs.

Bien que revenue dans le tournoi depuis 1947, la France, en 1953 est toujours regardée du coin de l'œil par les quatre Britanniques. Le 10 janvier, alors qu'elle reçoit l'Écosse, les sélectionneurs rappellent deux joueurs, le Bayonnais Jean Dauger et le Lourdais Thomas Manterola. Mais tous les deux sont sur la liste noire du Board pour avoir été, dans leur jeunesse, internationaux à XIII.

Jusqu'au dernier moment, les dirigeants Écossais menacent de boycotter la rencontre et le président de la FFR, René Crabos parvient de justesse à un compromis, sacrifiant Manterola pour conserver Dauger.

D'un gabarit très athlétique pour l'époque (1,82 m pour 80 kilos), Jean Dauger est considéré comme le meilleur trois-quarts centre que la France n'ait jamais eu. Titulaire en première à l'Aviron Bayonnais à l'âge de 16 ans, il est « vendu » par son père au club de Roanne XIII l'année suivante pour la somme de 30 000 F. International l'année suivante, Jean Dauger reviendra dans le giron du quinze en 1941. Mais le mal est fait. Malgré son énorme talent, les dirigeants français, désireux avant tout, de pas provoquer d'incidents diplomatiques avec leurs homologues anglais, effacent le Basque de l'équipe de France jusqu'en 1952 et l'arrivée à la tête de la FFR du Landais René Crabos. Jean Dauger n'avait porté le maillot tricolore qu'une seule fois : en 1945 contre une sélection de l'armée britannique.

Ce 10 janvier 1953 sera sa deuxième et dernière sélection. La pression des Écossais après la rencontre gagnée par les Français ne faiblit pas et René Crabos doit s'incliner.

1954 : France - Angleterre (11-3)

La victoire des éclopés

Les connaisseurs la baptisent « la décennie fondatrice ». Ces années 50 sont pour l'équipe de France comme un nouveau départ après les déculottées d'avant-guerre. Il y a eu une première victoire à Twickenham (1951), et un succès historique contre les All Blacks (1954). Construit autour des joueurs lourdais comme les frères Prat et Roger Martine, le Quinze de France développe un jeu très ambitieux, tourné vers l'offensive. Pour cette dernière rencontre face à l'Angleterre à Colombes, les Bleus, qui ont battu l'Écosse et l'Irlande mais ont été défaits par les Gallois, peuvent espérer partager le trophée à condition de vaincre les Anglais à Colombes qui, eux, rêvent de Grand Chelem.

C'est une petite finale en somme que chacune des équipes a préparée à sa manière. Au Châtelet où se sont rendus jeudi soir les Français pour écouter des airs d'opérette, les Anglais ont préféré les danseuses des Folies-Bergère. Un petit entraînement le lendemain (le seul autorisé par le Board avant les rencontres du Tournoi) permet à Roger Lerou de procéder aux derniers ajustements en installant notamment le Basque Celaya au centre de la troisième ligne. L'équipe de France a fière allure même avec ses minots qui ont tout juste vingt ans, Pierre Albaladejo, André Boniface et Amédée Domenech.

Il n'y a pas encore la télévision mais Colombes fait le plein. Au coup d'envoi, 38 000 spectateurs poussent avec les Bleus. Mais on joue depuis moins de cinq minutes que le deuxième ligne Sanac est victime d'une entorse au genou et c'est en boitillant qu'il rentre sur le terrain après s'être fait soigner. Car le règlement n'autorise pas le remplacement d'un joueur, même blessé. À quinze contre quinze, le match s'annonçait déjà difficile. À quatorze contre quinze, battre les Anglais prend des airs de mission impossible. Et pourtant, les malheurs des Français sont loin d'être terminés. Juste avant le premier quart d'heure de match, c'est au tour du trois-quarts aile Fernand Cazenave de boiter bas. Un claquage cette fois.

Roger Lerou demande au troisième ligne Beaulon d'aller sur l'aile et à Cazenave de faire ce qu'il peut en se positionnant à côté d'Albaladejo à l'arrière. Pourtant, devant un public stupéfait, mais aux anges, les avants français amenés notamment par Biénès, Jean Prat et Mias se démultiplient tandis que les arrières construisent un véritable mur défensif et saisissent le moindre ballon pour porter le fer chez l'adversaire. Deux essais d'André Boniface et de Maurice Prat assomment les Anglais qui s'obstinent à jouer devant. Dix minutes avant la fin du match, un troisième Tricolore, Domec, se blesse. Mais le courage des Français est tel que rien ne peut les faire fléchir.

Présent dans les tribunes, le maréchal Montgomery salue, en connaisseur, un comportement héroïque.

1961 : Angleterre-France (5-5)

Un Duc olympique

L'histoire prêterait aujourd'hui à sourire. Mais nous sommes en 1961, et ce qui est en train de se passer sur la pelouse de Twickenham a de quoi étonner le public anglais. « Sacrés Français », pense-t-il en voyant le pilier Amédée Domenech se placer à l'aile de l'attaque française pour remplacer Jean Dupuy, victime d'un claquage, incapable de courir et repositionné comme deuxième arrière aux côtés de Michel Vannier.

Dans les années soixante, où les joueurs ne connaissent ni les salles de musculation ni la créatine, avants et arrières composent des ensembles hétérogènes. Il y a les « gros » et les « gazelles ». Et assurément, avec ses 95 kilos pour 1,79 m, André Domenech entre dans la première catégorie. Mais celui que l'on surnomme le Duc, en raison de sa prestance, est aussi un joueur de ballon doté d'une belle accélération. Aussi le capitaine François Moncla ne trouve-t-il que cette solution pour combler le vide créé par la blessure de Dupuy. Le pack est bien sûr chamboulé, mais les plus perturbés sont peut-être les Anglais eux-mêmes, qui pensent que Moncla est tout simplement devenu fou, à moins qu'il ait oublié que le vis-à-vis de Domenech est en face de John Young, champion de Grande-Bretagne du 100 yards, ce qui lui a valu de participer aux Jeux olympiques de Melbourne cinq ans plus tôt. Les chroniqueurs Anglais parlent de « chose incroyable » et l'ouvreur Richard Sharp décide de mettre à profit cette situation en transformant en chandelles sur Domenech tous les ballons qui lui passent entre les mains.

Jamais le Duc n'a touché autant de ballons dans un match international. Arrêts de volée, relances et dégagements en touche, le Briviste rend une copie parfaite et va même y ajouter en bonus une feinte de passe suivie d'un cadrage débordement sur John Young. Le match nul arraché par les Bleus dans ces circonstances a des parfums de victoire. Quant au Duc, ce jour-là en forme olympique, il manifestera sa capacité de polyvalence aussi bien sur le terrain que dans la vie civile, à Brive, où il sera tour à tour restaurateur, agent immobilier, comédien, attaché parlementaire et, pour finir, maire adjoint de Paris.

1966 : Galles-France (9-8)

Vent mauvais sur Cardiff

C'est un temps où les sélectionneurs prennent un malin plaisir à couper les têtes. Surtout celles qui ne leur reviennent pas. Pour ce dernier match du tournoi, le Quinze de France, invaincu jusque-là (victoires contre l'Angleterre et l'Irlande et match nul à Murrayfield), se rend à Cardiff pour un possible petit chelem. Les coéquipiers de Michel Crauste, surnommé « le Mongol » en raison de ses yeux légèrement bridés et de sa fine moustache, font figure d'épouvantails. Un pack de fer, avec notamment Benoît Dauga, Walter Spanghero et André Herrero, et une ligne de trois-quarts capable de percer n'importe quelle défense. Il y a Jean Gachassin à l'ouverture (aujourd'hui président de la Fédération française de tennis), prêt à toutes les facéties et surtout parfait animateur de ses trois-quarts centre et amis, Guy et André Boniface.

Les deux Montois ont joué 16 fois ensemble sous le maillot de l'équipe de France. C'est beaucoup et trop peu. Car, pour tous les observateurs de l'époque, Guy et André marient leurs différences pour mieux berner leurs adversaires. « Le plus dangereux des "Boni", c'est celui qui n'a pas le ballon », a même dit un jour un commentateur sportif.

Des bourrasques soufflent sur l'Arms'Park, mais elles n'empêchent pas les Bleus de prendre rapidement l'avantage. Un essai de Duprat d'entrée de jeu, puis un autre de Rupert, cette fois transformé par Lacaze, leur procurent un avantage substantiel. Deux pénalités du centre gallois Bradshaw maintiennent un semblant de suspense, mais rien ne semble pouvoir briser l'élan du Quinze de France, dont les avants font main basse sur les ballons, dans les regroupements et en touche, où le grand Benoît Dauga fait son habituelle moisson. Loin de fermer le match, les Français, en dépit de ces rafales qui continuent de s'abattre sur le terrain, profitent du moindre ballon pour lancer des offensives. Ainsi, à dix minutes de la fin du match, Jean Gachassin décide-t-il de décaler André Boniface en effectuant une longue passe sautée. Un coup de génie, mais que le vent va transformer en coup de poignard. Ralentie, déviée, la balle ne va pas jusqu'à André Boniface mais dans les bras du Gallois Watkins, qui marque après une course de 90 mètres, crucifiant l'équipe de France.

Si injuste que cela puisse paraître, les sélectionneurs feront porter le chapeau aux frères Boniface, oubliant tout ce qu'ils avaient apporté au Quinze de France. Quelques heures après, dans une salle de réunion de l'hôtel de Cardiff dans lequel ils étaient descendus, les dirigeants de la fédération rayeront définitivement les Montois de la liste des sélectionnables. « Ces cons de Boni, on les vire », a même entendu André Boniface, qui avait l'oreille collée derrière la porte.

1967 : Irlande-France (6-11)

Une sacrée paire de frères

La France aurait-elle pu remporter son premier grand chelem en 1967 si les sélectionneurs avaient retenu Lilian et Guy Camberabero lors du premier match perdu contre l'Écosse à Colombes ? Nul ne peut le dire. Ce qui est certain, en revanche, c'est que, en rappelant les deux frères après ses débuts ratés, la France remporte les trois rencontres suivantes et le tournoi. C'est encore avec cette même charnière que les Bleus gagneront l'année suivante à Cardiff pour conquérir leur premier grand chelem.

Mais nous sommes en 1967. C'est dans le secret des salles de restaurant que se prennent les décisions du comité de sélection. Parfois avec d'obscurs critères. Comme d'autres, Guy et Lilian Camberabero ont fait souvent les frais des humeurs changeantes de ces comités. Depuis sa première sélection, en 1961, Guy n'a été retenu que sept fois, dont cinq avec son frère. Lors de la tournée en Afrique du Sud, six mois auparavant, Guy, avec deux drops et deux transformations, a été un des artisans de la victoire tricolore (19-14). Pas suffisant aux yeux des gros pardessus pour disputer le tournoi. La défaite face au Quinze du chardon change la donne. Guy et Lilian reviennent. Les succès aussi, même si ce sont avant tout les réussites d'un groupe. Les victoires en Angleterre et contre le pays de Galles confirment le potentiel des coéquipiers de Christian Darrouy. La dernière étape sur le chemin d'un trophée passe par Lansdowne Road.

Dominateurs devant, les Français mettent les Verts sous l'éteignoir et inscrivent rapidement un essai signé du talonneur Cabanier. Le reste est une affaire de fratrie. Les excellents ballons distillés par le pack français sont livrés par Lilian Camberabero sur un plateau à son frère Guy pour deux drops qui sonnent le glas des espoirs irlandais. Cette année-là, lors des trois matchs qu'il dispute, Guy Camberabero inscrira à lui tout seul 76 points sur les 127 de l'équipe de France, dont 7 drops et un essai. Son adresse au pied n'avait d'égale que sa complémentarité avec Lilian, capable d'envoyer des passes de plus de 20 mètres.

Cette même année 1967, Guy établit contre l'Italie le record de points (27) marqués par un joueur français lors d'un match international. Et c'est son fils, Didier, qui battra ce record contre le Zimbabwe lors de la Coupe du monde 1987 (30 points).

1968 : Galles-France (9-14).

Le bonheur est dans la boue

C'est un temps où les sélectionneurs s'amusent bien. Leur jeu préféré ? Celui des chaises musicales. Défaite où victoire, peu importe. Il faut que cela bouge. Une attitude déplaisante, une parole de trop suffisent à remettre en cause la sélection d'un joueur, fût-il talentueux, fût-il doué, fût-il efficace.

Le 23 mars 1968, la France a rendez-vous avec l'Histoire. L'équipe commandée par Christian Carrère a remporté les trois premières rencontres. Pour conquérir son premier grand chelem ce qui ferait d'elle une nation rugbystique enfin « respectable », il faut désormais qu'elle s'impose à Cardiff. Mais, depuis le début du tournoi, le comité de sélection n'a de cesse de bouleverser le Quinze tricolore. Derrière, c'est la grande valse. Du premier succès contre l'Écosse, il ne reste plus que Lacaze, Maso et Campaès. Devant, c'est pire : La première ligne – Gruarin, Cabanier, Abadie – a disparu, remplacée par Noble, Yachvili et Lasserre, et Plantefol et Greffe ont pris la place de Dauga et Rupert. Il est vrai qu'après les deux premiers matchs du tournoi, l'équipe de France a rencontré à Grenoble une sélection du Sud-Est. Réunis par Walter Spanghero, dans sa ferme de Bram, les tricolores ont surtout effectué un déplacement… gastronomique. La défaite des Bleus provoque une poussée de fièvre chez les sélectionneurs qui procèdent à huit changements et annoncent le retour des frères Camberabero.

Mais, les Français ont du talent et du cœur. Sous une pluie battante et sur un terrain transformé en marécage, les avants autour d'un immense Walter Spanghero imposent leur puissance et privent de ballon la redoutable charnière galloise Edwards-John. Deux essais de Carrère et Lilian Camberabero, une transformation, un drop et une pénalité de Guy Camberabero scellent le sort des « diables rouges ».

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, les Français et leur French Flair ont conquis ce premier grand chelem à la manière anglo-saxonne, grâce à un pack d'airain.

1977 : France-Galles (16-9)

Quand les avants français jouent les lessiveuses

À l'instar de leurs confrères des années 2000 qui ont surnommé les rencontres entre Français et Anglais le « crunch », ceux des années 70 n'ont pas immortalisé par un titre ce que furent les matchs entre les « Diables rouges » du Pays de Galles et les Bleus de France. Dommage car, durant cette décennie, le Tournoi des Cinq-Nations vit au rythme des affrontements de ces deux super-équipes même si, incontestablement, celle de Galles conduite par des joueurs exceptionnels comme Gareth Edwards, Phil Bennet, J.P.R. Williams, l'arrière aux immenses rouflaquettes ou encore le pilier Graham Price est un ton au-dessus.

En 1976, la France est en effet la seule nation à tenir tête aux Gallois. Pire, à leur faire peur. « Nous savions que cette équipe était capable de pratiquer un rugby sublime, mais surtout qu'elle alignait toujours des packs de salopards qui sentaient l'ail et la méchanceté » n'hésita pas à dire plus tard Mervyn Davis, troisième ligne centre et capitaine du Quinze de Galles. Une réflexion qui en dit long sur la dureté des combats de l'époque.

En réalité et comme souvent dans ces cas-là, il faut remonter à l'année précédente, 1976, pour comprendre les raisons du Grand Chelem de 1977. À l'exception du Biterrois Paco, le cinq de devant est entièrement renouvelé. Gérard Cholley et Robert Paparemborde s'installent aux fauteuils d'orchestre tandis que Michel Palmiè, autre Biterrois, et le Perpignanais Jean-François Imbernon sont associés en deuxième ligne.

Le 6 mars 1976, sur la pelouse de l'Arm's Park, les avants des deux camps se livrent un combat d'une extrême intensité, sauvage diront les commentateurs. Les Gallois l'emportent de justesse (19-13), mais déjà, les supporteurs français se lèchent les babines en pensant à la venue des Gallois à Paris l'année suivante.

Le 5 février 1977, les grognards de Jacques Fouroux jouent les lessiveuses. Le redoutable pack gallois a le sentiment de passer 80 minutes dans un broyeur dont les mâchoires s'appellent Cholley, Imbernon, Palmié et Bastiat et l'emportent plus facilement que le score ne l'indique (16-9).

Devenu reporter à la BBC, et alors qu'il revenait au parc des Princes quelques années plus tard commenter un match France-Galles, le pilier Graham Price aura ces mots. « C'est la première fois que j'entends la "Marseillaise" en sachant que je n'en prendrai pas plein la tronche pendant quatre-vingts minutes… »

1977 : France-Écosse (23-3)

« Sortir ? Jamais »

Au moment de recevoir le Quinze du Chardon pour cette troisième rencontre du Tournoi, le Quinze de France a le sentiment d'avoir fait le plus dur. En dominant Galles (16-9) à Paris puis en arrachant la victoire à Twickenham (4-3), les Tricolores peuvent rêver d'un deuxième Grand Chelem. Leurs armes ? Un cinq de devant surpuissant avec Cholley, Palmié et Imbernon, notamment, une troisième ligne redoutable (Rives, Skrela et Bastiat) et un exceptionnel meneur d'hommes, Jacques Fouroux.

Pourtant, cette année-là, le demi de mêlée auscitain est loin de faire l'unanimité. Comme d'habitude la France du rugby est partagée en deux. Il y a les pro et les anti-Fouroux. Les premiers apprécient en lui ce combattant, ce ferrailleur perpétuel, ce capitaine qui malgré son petit gabarit (1,62 m) sait se faire respecter des gros. Les seconds lui reprochent un manque de style et lui opposent le Biterrois Richard Astre, dont le jeu est plus fluide et l'attitude plus élégante. Quand Fouroux joue chaussettes baissées et manches relevées, Astre porte haut le col d'un maillot impeccablement rentré dans le short.

La vérité est que la France possède deux excellents demis de mêlée dont la rivalité est un atout majeur pour les sélectionneurs qui ont choisi de titulariser Jacques Fouroux et de mettre Richard Astre sur le banc des remplaçants. Et, chose rarissime, pour la troisième fois, ils ont reconduit les quinze mêmes joueurs entre lesquels s'est forgée une sincère et profonde complicité.

Le début de la rencontre est d'une grande férocité et les Français s'aperçoivent vite que le Chardon a encore beaucoup d'épines. Cholley fait la police lui-même en boxant le troisième ligne McDonald, hors jeu, et quelques minutes plus tard c'est au tour d'Aitken de s'essuyer les crampons sur Fouroux. Visage en sang et nez cassé, celui que l'on surnomme déjà « le petit caporal » est au bord de la sortie. Le docteur de l'équipe de France lui conseille de quitter le terrain. Mais, la seule vue de Richard Astre, enlevant son survêtement pour aller s'échauffer guérit toutes les blessures de Fouroux dont on pourrait presque lire sur les lèvres : « Sortir ? Jamais. » Et c'est les narines bourrées de coton que Fouroux terminera ce match sous le regard admiratif de son pack. Quinze jours plus tard et toujours avec le même groupe, la France décrochera son deuxième Grand Chelem en Irlande.

21 mars 1981 : Angleterre-France (12-16)

Un Grand Chelem très malin

L'histoire a toujours préféré l'essentiel à l'accessoire. Mais ce sont souvent des sommes de petits détails, des fautes, des inattentions, mais aussi des gestes de génie, des opportunités rapidement saisies qui font parfois le résultat d'un match. En ce 21 mars 1981, la France dispute son quatrième et dernier match du tournoi. Un peu à la surprise générale, les Bleus de Jacques Fouroux sont encore la seule équipe capable de gagner le Grand Chelem. Encore faut-il pour cela battre les Anglais sur leur gazon fétiche de Twickenham.

En ce début de l'année, de nouveaux Tricolores ont été appelés pour remplacer des cadres en fin de carrière comme Jean-Michel Aguirre et Jean-Luc Gallion. C'est le cas de Serge Blanco et de Pierre Berbizier. À 23 ans seulement, ce dernier a imposé ses qualités, dont une très haute technique et une grande rigueur. Mais, ce jour-là, les Anglais médusés découvrent que Berbizier, dans la grande tradition des demis de mêlée, peut être un vrai filou. L'occasion lui en est donnée à la 23e minute de la rencontre lorsque Rose, l'arrière anglais, dégage précipitamment en touche à la limite des vingt-deux mètres anglais. Le ballon du match est encore dans les gradins que Pierre Berbizier chipe un autre ballon dans les mains d'un petit ramasseur de balles pour jouer rapidement le renvoi. Il transmet à son capitaine Jean-Pierre Rives qui donne à son tour à Pierre Lacans pour un essai en coin. Malgré les protestations des joueurs anglais, l'arbitre écossais accordera cet essai. À tort, car le règlement, s'il prévoit qu'un joueur peut effectuer une touche rapide, c'est à la seule condition d'utiliser le ballon du match et que personne d'autres que les joueurs ne l'aient touché.

Cet essai, transformé par Guy Laporte, permettra ainsi aux Français de résister aux assauts anglais et de conserver quatre points d'avance à la fin de la rencontre et de réaliser le troisième Grand Chelem de leur histoire après ceux de 1968 et de 1977.

Les Anglais protesteront sur le coup mais sauront se montrer beaux joueurs par la voix de leur capitaine Billy Beaumont dont les propos remplis d'éloges sur le jeu de l'adversaire eurent l'immense mérite de ne pas susciter de polémique.

1983 : France-Galles (16-9)

« Et pour aller où ? »

Français et Gallois ne dominent plus outrageusement le Tournoi comme ils l'ont fait lors de la décennie précédente. Pourtant, pour ce match de clôture, la première place n'a rien à envier aux affrontements rugueux des années 70. Comme à son habitude, Jean-Pierre Rives est partout, au cœur des mêlées ouvertes, comme en redoublement de ses trois-quarts. Un premier coup de crampon sur le crâne, une entaille de l'arcade, puis de la pommette gauche teintent de sang le maillot blanc frappé du coq. Au micro, Roger Couderc ne trouve plus les mots pour décrire le comportement héroïque de celui qu'il a surnommé Casque d'or. Sanguinolent, mais toujours à la pointe du combat pour redresser une situation délicate (9-6 pour le Pays de Galles à la mi-temps), Rives continue à donner l'exemple.
Même l'arbitre néo-zélandais, Tom Doocey, s'émeut des blessures du Français. Et bien que le règlement permette à un joueur de rester sur le terrain malgré un saignement, il lui conseille de se faire soigner. « Vous devriez sortir », lui dit-il. Étonné, Jean-Pierre Rives, en le regardant, lui dit simplement : « Et pour aller où ? »…
Ce fabuleux joueur, 32 fois capitaine du Quinze de France, qui terminait rarement intact les matchs, mettait beaucoup d'élégance dans ses formules. « J'ai souvent du sang sur mon maillot, mais vous remarquerez que c'est toujours le mien », disait-il.

1986 : France-Irlande (29-9)

24 passes, un avant et un essai historique

Il y a dans le rugby français des années 1980 comme un parfum de liberté. Une envie irrésistible d'évasion. L'air du large, en somme, pour une génération d'attaquants surdoués, prompts à saisir la moindre occasion pour enrhumer les défenses adverses et enflammer le stade. Qu'ils se nomment Serge Blanco, Philippe Sella, Jean-Baptiste Lafond, Patrick Estève ou encore Patrick Lagisquet (il ne rejoindra le groupe qu'en 1988), tous semblent comme attirés par des courses interminables ou de folles relances.

Ce 1er février 1986, les Irlandais vont en faire l'amère expérience. Il reste huit minutes à jouer. La France mène de 13 points, mais ses joueurs ont encore faim. Sur une touche irlandaise, Éric Champ, en déviant le ballon sur son talonneur Daniel Dubroca, donne le coup d'envoi d'une action qui demeure, même aujourd'hui, comme une des plus belles de toute l'histoire du tournoi et que conclut soixante-cinq secondes plus tard Philippe Sella.

Dans cet intervalle, le ballon change 24 fois de main. Sur les 11 joueurs à s'en saisir, Guy Laporte le touche à quatre reprises et Éric Champ, Pierre Berbizier et Jean-Baptiste Lafond trois fois. Renversement, prise d'intervalle, passe sur un pas ou passe sautée, le public aux anges voit défiler devant ses yeux le meilleur de ce qu'une équipe est capable de produire en se faisant des passes. Il y a bien sûr cet en-avant commis par Éric Champ au milieu du mouvement, mais, un Irlandais ayant pris la balle pour la dégager sans pour autant trouver la touche, l'arbitre, qui semble beaucoup s'amuser, considère que l'avantage est terminé et laisse Jean-Baptiste Lafond repartir de plus belle. C'est ainsi que ce match reste comme celui de l'essai aux 24 passes.

Mais ce qu'il y a sans doute de plus extraordinaire dans ce temps de jeu est que, contrairement au rugby d'aujourd'hui, il ne se nourrit pas de mauls ou de mêlées ouvertes. Il y a seulement deux regroupements dans lesquels la balle ne reste que quelques secondes pour mieux rejaillir et alimenter une ligne de trois-quarts avides d'espace.

1987 : Angleterre - France (15-19)

Et Philippe Sella surgit...

C'est un Quinze de la Rose particulièrement motivé que doit affronter l'équipe de France pour la deuxième journée du Tournoi. Humilié quinze jours avant par les Irlandais, il court depuis sept ans à la recherche d'une gloire passée et compte bien se refaire une santé au détriment des Bleus, difficiles vainqueurs des Gallois lors du match d'ouverture. Mais ce Quinze de France là que bâtit Jacques Fouroux en vue de la première Coupe du monde en Nouvelle-Zélande est un savant mélange de talents purs et de combattants à l'image d'un Rodriguez ou d'un Champ.

Devant Twickenham aux anges, les Anglais bousculent des Coqs valeureux mais démunis de munitions. Trois pénalités et un drop contre un but de Bérot concrétisent cette domination (12-3 à la mi-temps). Si un essai de Bonneval à l'heure de jeu remet les pendules à l'heure (12-12), les Anglais ont toujours la main sur le ballon et mettent au supplice les coéquipiers de Daniel Dubroca. Bien campés dans les vingt-deux mètres bleus et alors qu'il reste encore un quart d'heure de jeu, le demi de mêlée Hill lance une nouvelle attaque plein champ pour sa ligne de trois-quarts en surnombre. C'est un essai presque tout fait si Andrew se saisit du ballon. Presque, car d'un formidable coup de reins, Philippe Sella surgit et coupe la trajectoire des arrières anglais pour se saisir de la balle. L'en-but adverse est à plus de soixante mètres mais plus personne ne peut arrêter l'Agenais lancé comme un boulet. Ni le retour de l'ailier Harrison, ni la tentative désespérée de l'arrière Rose n'arrêtent Sella, qui offre à la France un succès inespéré. Dans la foulée de cette victoire, le Quinze tricolore domine l'Écosse à Paris, puis l'Irlande à Dublin pour signer son quatrième Grand Chelem.

Considéré à juste titre comme le meilleur trois-quarts centre du monde, Philippe Sella deviendra avec 111 sélections le joueur le plus capé du rugby français (il sera plus tard dépassé par Fabien Pelous [118]). Cependant, il détient toujours les records du nombre de matches joués par un Français dans le Tournoi (50).

1990

Et « Flowers of Scotland » devint un hymne

La rencontre Écosse-Angleterre est la dernière de ce tournoi 1990. Murrayfield est rempli jusqu'aux cintres comme d'habitude mais, une fois n'est pas coutume, les Écossais ont la possibilité d'offrir à leurs supporteurs le troisième Grand Chelem de leur histoire. Et pour mettre en condition ses joueurs et le public, le capitaine David Solé a réservé une petite surprise aux Anglais. Une fois sur la pelouse et après le « God Save the Queen » qui était jusque-là l'hymne des deux pays, la fanfare se met à jouer un vieil air folklorique « Flowers of Scotland » aussitôt chanté par tout le stade. Depuis longtemps, les joueurs au Chardon, lorsqu'ils devaient écouter l'hymne anglais, marmonnaient entre leurs dents les paroles de « Flowers of Scotland » qui évoquent la résistance écossaise au roi Édouard.

Ce jour-là L'Écosse remporte le match, décroche le Grand Chelem et adopte un hymne, même s'il faudra attendre 1993 pour que celui-ci soit officiellement joué avant chaque rencontre.

1991 : France-Galles (36-3)

Quand le stade se lève pour Blanco

C'est un rituel devenu courant sur tous les terrains de Top 14 et de Pro D2 aujourd'hui. Mais nous sommes en 1991. La ola et les sifflets n'ont pas encore gagné les stades de rugby. Ce 2 mars, au parc des Princes, un Quinze de France époustouflant submerge une équipe galloise au fond du trou et qui, après avoir encaissé six essais, n'a qu'une seule envie, celle de regagner les vestiaires au plus vite. Cela tombe, bien, il ne reste qu'une poignée de secondes à jouer. Serge Blanco, dont c'est le dernier match en France dans le Tournoi des Cinq-Nations, s'apprête à tenter la transformation de l'essai qu'il vient d'inscrire. Soudain, lorsque l'arrière biarrot prend ses marques, tout le stade se met à applaudir. De plus en plus vite. C'est la première fois qu'un tel événement se produit au rugby mais, conscients qu'un artiste exceptionnel va quitter la scène qu'il anime depuis onze années, les spectateurs tiennent à lui rendre un hommage particulier. Une « standing ovation », en somme, conforme à l'esprit de cette compétition si britannique. Du coin du terrain, le ballon s'élève et passe au milieu des poteaux, point d'orgue d'un feu d'artifice tricolore dont la plupart des fusées ont été allumées par le funambule basque.

Cela commence après seulement trois minutes de jeu et un essai « made in Blanco », chef-d'œuvre d'intelligence et d'adresse. Lorsque Jean-Baptiste Lafond lui transmet le ballon, Serge Blanco doit encore se débarrasser de Thorburn. En pleine course, l'arrière français tape un petit coup de pied par-dessus le Gallois qu'il prend de vitesse pour pointer ensuite dans l'en-but.

Légende vivante du rugby, Serge Blanco n'aura pourtant pas la fin de carrière internationale qu'il méritait tant. Huit mois plus tard, alors qu'il honore sa 93e sélection dans le quart de finale de la Coupe du monde qui oppose la France à l'Angleterre, les coéquipiers de Carling réservent un traitement de choc au magicien, multipliant les mauvais gestes et les agressions. Ce jour-là, le fair-play n'était pas britannique.

15 février 1992 : France-Angleterre (13-31)

Avec le bonjour de Monsieur Hilditch

Jusqu'à ce 15 février 1992, peu de Français si ce n'est quelques dirigeants de la FFR connaissent Stephen Hilditch. Directeur adjoint d'école de son état. Cet arbitre Irlandais, grand, sec et chauve est désigné pour arbitrer la dernière rencontre du tournoi entre la France et l'Angleterre sur la pelouse du parc des Princes. Autant le dire, l'amitié franco-britannique, du moins en rugby, n'est pas au beau fixe. Quelques mois plus tôt, le quart de finale de Coupe du monde entre la France et l'Angleterre a viré au cauchemar pour les Bleus. L'entraîneur Daniel Dubroca dont l'attitude a toujours été exemplaire, s'en prend même verbalement à l'arbitre néo-zélandais, David Bishop, à l'issue du match, l'accusant d'avoir fermé les yeux sur les agressions commises par les équipiers de Carling à l'encontre de Serge Blanco. Daniel Dubroca démissionne six jours plus tard, mais l'affaire a laissé des traces dans les mémoires, et lorsque Français et Anglais se retrouvent à Paris. Les Tricolores sont toujours considérés par nos « amis » britanniques comme des mauvais garçons.

Juste avant la mi-temps, alors que la victoire est loin d'avoir choisi son camp (4-3 pour l'Angleterre), Monsieur Hilditch ordonne une mêlée à 5 mètres de l'en-but français. Celle-ci s'écroule et à la stupéfaction générale, l'arbitre accorde un essai de pénalité à l'Angleterre.

La deuxième mi-temps ressemble à un long chemin de croix. C'est d'abord le pilier Grégoire Lascubé qui est expulsé après un accrochage avec Bayfield puis, quelques minutes plus tard, c'est au tour de Vincent Moscato de regagner les vestiaires précipitamment. Le Béglais est accusé d'avoir fait une entrée en bélier. Les Anglais déroulent ensuite leur rugby et infligent aux hommes de Robert Paparemborde une cinglante défaite (13-31).

Pour Vincent Moscato qui écope comme son compatriote Lascubé, cette sanction met un terme à sa carrière internationale, après seulement quatre sélections. Jamais plus, le talonneur ne portera le maillot du Quinze de France.

Quant à Stephen Ilditch, il dirigera trois autres matchs de l'équipe de France, deux tests l'année suivante en Afrique du Sud (un match nul et une victoire française) et, en 1994, un France-Angleterre à nouveau perdu par les Bleus (14-18).

1997 : Angleterre-France (20-23)

Un grand chelem à l'usure

Après un tournoi 1996 sans relief particulier (deux victoires et deux défaites), c'est un Quinze de France en construction qui défie l'Angleterre dans son jardin de Twickenham. Victorieux de l'Irlande à Dublin et du pays de Galles à Paris, les Bleus de Jean-Claude Skrela, mélange d'expérience et de jeunesse, alternent le très bon et le passable, mais manifestent une énorme envie de vaincre, comme en témoignent leurs deux succès précédents, obtenus en deuxième mi-temps. Mais cela fait dix ans que la France rentre bredouille de Londres. Et il y a pire. Durant cette décennie, les hommes à la rose se sont imposés trois fois à Paris. Aussi, lorsqu'Abdelatif Benazzi entraîne ses coéquipiers sur la pelouse, la cote des Bleus est-elle au plus bas, et les supporters anglais se demandent à quelle sauce les « Froggies » seront dévorés.

La première mi-temps donne d'ailleurs raison aux sujets de Sa Gracieuse Majesté. Tandis que les Anglais récitent sans génie mais proprement leur leçon de rugby, les Français accumulent les fautes. Contre le vent, l'ouvreur Grayson inscrit trois pénalités, puis un quatrième but après la pause, ainsi que la transformation d'un essai inscrit par Dallaglio.

Il reste trente minutes à jouer, et on ne voit pas ce qui pourrait arriver aux Anglais, munis d'une avance confortable (20-6). Les « sweet charriot » poussés à tue-tête par le public ressemblent pour les tricolores à une oraison funèbre, d'autant que Rougemont, talonneur remplaçant, entre en troisième ligne pour remplacer Benazzi, blessé. Mais, comme ils le feront deux ans plus tard en demi-finale de la Coupe du monde contre les Blacks, les Bleus sonnent la révolte. Et c'est Titou Lamaison qui donne l'exemple en réussissant deux pénalités, un drop, un essai et deux transformations face à un Quinze d'Angleterre sonné et dont les avants, il est vrai, sont usés par le travail de sape du pack français.

En ne faisant qu'une bouchée des valeureux mais limités Écossais quinze jours plus tard à Paris (47-20), la France signe cette année-là son cinquième grand chelem.

1998 : Galles-France (0-51)

Le triomphe d'une bande de gamins

Une fois n'est pas coutume. Le Millennium de Cardiff, où doit se dérouler la finale de la Coupe du monde 1999, n'étant pas encore achevé, c'est dans le temple du football, à Wembley, que les Gallois accueillent l'équipe de France. Depuis un an, Pierre Villepreux est associé à Jean-Claude Skrela pour diriger le Quinze de France. Des joueurs ayant remporté le grand chelem l'année précédente, ils ne sont plus que sept à entrer sur le terrain, dont un seul trentenaire, Jean-Luc Sadourny. Fait rarissime à ce niveau de compétition, la troisième ligne, Olivier Magne, Thomas et Marc Lièvremont, n'a pas 25 ans de moyenne d'âge. 25 ans, c'est aussi l'âge du capitaine, Raphaël Ibañez. Mais tous ont l'expérience de vieux briscards et déjà un record à leur actif : celui du plus grand nombre de points marqués dans le Tournoi : 51-16 contre l'Écosse à Murrayfield. Et puis, comme leurs aînés de 1968, ce match contre Galles est l'occasion d'inscrire un grand chelem à leur palmarès. Le sixième de la France après ceux de 1968, 1977, 1981, 1987 et 1997.

Il ne faut guère plus de dix minutes aux Bleus pour faire taire les chœurs gallois. Deux essais et une transformation concluent une emprise totale sur le match. La suite de la rencontre n'est qu'un calvaire pour les coéquipiers de Neil Jenkins, qui ne peuvent même pas sauver l'honneur, et une démonstration de la part des Tricolores. Mais un joueur est plus particulièrement éblouissant : Thomas Castaignède. L'ouvreur français, qui honore sa 18e sélection, vient de fêter ses 23 ans. Lancé à 19 ans en première au Stade Toulousain, il garde de son origine montoise un surnom : le Petit Boni. Sur la pelouse de Wembley, Thomas Castaignède, qui portera 54 fois le maillot de l'équipe de France sur une période de douze ans (1995-2007), réalise ce jour-là un de ses matchs les plus aboutis.

2000 : premier tournoi à six

Gazon maudit au Stade de France

Encore tout auréolés de leur succès en demi-finale de Coupe du monde contre les All Blacks cinq mois auparavant, c'est en grandissimes favoris que les Bleus entament le tournoi, désormais appelé « des Six Nations » avec l'arrivée de l'Italie. 12 des mondialistes ont été retenus par le nouvel entraîneur Bernard Laporte, qui rêve d'un premier grand chelem.

Mais, avec l'équipe de France, il est écrit que les choses ne se déroulent jamais comme prévu.

Tout commence bien avec une démonstration au Millénium de Cardiff face à des Gallois dépassés dans tous les compartiments du jeu (3-36). Les affaires se gâtent quinze jours plus tard contre l'Angleterre de Johnny Wilkinson, auteur de tous les points de son équipe lorsque les Français se prennent les pieds dans le tapis du Stade de France (9-15).

Une victoire à Murrayfield (28-16) met du baume au cœur des Bleus avant de recevoir l'Irlande, dont la dernière victoire à Paris remonte à 1972, année où la plupart des coéquipiers du capitaine Fabien Pelous n'étaient pas encore nés. Cinq minutes avant la fin du match, les Français doivent gérer une avance de 8 points que tout le monde estime confortable. Tout le monde sauf 15 Irlandais déchaînés et Brian O'Driscoll, dont l'essai à cinq minutes de la sirène fait vaciller la citadelle France. Une transformation, puis deux minutes plus tard une pénalité de David Humphreys envoient les Verts au paradis et les Bleus en enfer.

Invaincu à l'extérieur mais incapable de s'imposer chez lui, le Quinze de France reçoit l'Italie en clôture de cette première édition à six. Hésitants et bousculés par l'intelligence tactique des Azurri, les Bleus encaissent 17 points sans réagir. Ils s'en tireront au courage, mais aussi grâce aux fautes grossières de leurs adversaires, pour lesquelles le troisième ligne Cristofoletto sera définitivement expulsé à l'heure de jeu et enfin obtiendront la première victoire à Paris de ce XXIe siècle (42-31).

2004 : France-Angleterre (24 -21)

Le jour du « Yach »

Le traumatisme de la défaite contre l'Angleterre en demi-finale de Coupe du monde est encore dans toutes les têtes des Français lorsqu'ils reçoivent, le 27 mars 2004, les Anglais, fraîchement auréolés de leur titre de champions du monde.

Titulaire à Sydney, Fabien Galthié a mis un terme à sa carrière. Titularisé lors des trois premiers matchs, tous remportés, le Toulousain Jean-Baptiste Elissalde a cependant été remplacé par le Biarrot Dimitri Yachvili pour rencontrer l'Écosse à Murrayfield (victoire 31-0) huit jours auparavant et pour ce match de clôture, véritable « crunch » dont l'enjeu est pour les Français un huitième Grand Chelem.

Le demi de mêlée qui retrouve ses coéquipiers de Biarritz Olympique, Brusque, Traille, Betsen et Harinordoquy, n'a que 24 ans mais déjà une expérience de vieux briscard avec 14 sélections au compteur. Si la semaine précédente, face à l'Écosse, Dimitri Yachvili a montré ses talents de buteur (16 des 31 points de la France), ce jour-là c'est en véritable stratège qu'il va conduire la rencontre. Le premier essai, inscrit après vingt minutes de jeu, est un modèle d'intelligence tactique. Sur un maul tricolore, le demi de mêlée adresse une passe au pied millimétrée à son compère Imanol Harinordoquy, détaché sur l'aile. Asphyxiés devant, les Anglais se contentent des miettes, sous la forme d'une pénalité. Mais, juste avant la mi-temps et alors que l'écart n'est que de 11 points (14-3), le « Yach » mystifie la défense adverse. Feintant une ouverture plein champ, il s'engouffre dans le petit côté, réalise un grand pont à l'ailier anglais Lewsez en tapant au pied pour lui-même et aplatit le premier pour un essai en coin qu'il transformera lui-même.

La deuxième mi-temps est plus compliquée. Usés par leur débauche d'efforts, les Bleus sont dominés. À six minutes de la fin, lorsqu'un essai de Lewsez permet aux siens de revenir à seulement 3 points des Français, tout le public du Stade de France doit pousser ses protégés pour préserver ce mince avantage et rejoindre le Pays de Galles au nombre de grands chelems conquis.

Fait unique dans l'histoire du rugby français, Dimitri Yachvili, trente-trois ans après son père, rejoint celui-ci au palmarès des joueurs ayant remporté un grand chelem.

2007 : Irlande - France (17-20)

Époustouflant final

C'est un match d'ouverture aux parfums de finale. Dominateurs de l'édition précédente, Français et Irlandais se retrouvent dans le cadre exceptionnel de Croke Park, siège de l'association promouvant les sports gaéliques, ce qui bien évidemment n'inclut pas le rugby, jeu inventé par les Anglais. Les travaux de reconstitution du stade de Lansdowne Road, qui ont provoqué cette entorse aux traditions, font aussi ressurgir en mémoire une histoire douloureuse de l'Irlande. C'est sur ce même terrain qu'eut lieu le 21 novembre 1920 ce que l'on appelle le « Bloody Sunday » lorsque treize personnes furent tuées par l'armée anglaise.

Poussé par plus de 80 000 spectateurs, le Quinze d'Irlande, dont l'effectif a rarement aussi été talentueux, subit les assauts français avant de dominer la deuxième mi-temps. Il ne reste que deux minutes à jouer lorsque le demi d'ouverture Ronan O'Gara, déjà auteur d'un essai, donne quatre points d'avance aux siens en passant sa quatrième pénalité (17- 13). Dans le camp français, on se dit qu'il faudrait un miracle pour transpercer le mur que forment les Verts. Un miracle ou un exploit dont le réalisateur est l'ailier du Stade Toulousain, Vincent Clerc. En première mi-temps c'est grâce à une touche qu'il a jouée rapidement que les Bleus ont inscrit leur premier essai. Là, c'est sur une dernière relance et un ballon donné par Lionel Beauxis qu'il réalise un des plus grands numéros de funambule mystifiant cinq adversaires pour enfin plonger sous les poteaux et offrir à Skrela la plus facile des transformations.

Et ce n'est pas un hasard si, quelques années plus tard, Vincent Clerc égalise le record d'essais marqués en équipe de France (38) détenu jusque-là par un autre funambule : Serge Blanco.

Ce livre numérique vous est offert par le journal Sud-Ouest.

Retrouvez toute l'actualité du rugby sur notre site www.sudouest.fr/sport/rugby

Pour toute remarque concernant cet ouvrage ou pour être tenu informé de nos prochaines publications, écrivez à f.sallet@sudouest.fr

Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO), société anonyme à directoire et conseil de surveillance au capital de 268 400 €. Siège social : 23, quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex. Tél. 05 35 31 31 31. Président directeur général : Olivier Gerolami. Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries. Réalisation : Agence de développement. Directeur : Francis Dupuy. Rédactrice en chef adjointe : Marie-Luce Ribot. Chef de service : Pierre-Emmanuel Cherpentier. Chef de projet : Fabien Pont. Responsable de fabrication : Florence Girou. Chef de projet contenus numériques : Frédéric Sallet. Conception graphique et mise en page : services techniques de « Sud Ouest ». Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K. Dépôt légal : à parution. Numéro d'ISBN : 979-10-92341-00-3.